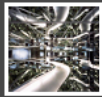


de relations établies entre des objets, des lieux ou des situations qui s'ignorent. »



**Vincent J. Stoker**

« La série *La fin de l'histoire* affirme une foi en l'homme, en sa capacité de dépassement, de surassement. »



**Michael Kenna**

« Je travaille sur le temps et la lumière, c'est pour cela que j'ai fait le choix du noir et blanc et de l'argentique. »



**Natalia Turine**

« Ma grande passion réside dans les textes. Il n'est pas dans mon intention de faire de l'art mais de la culture. »



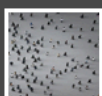
**Christian Siloé**

« Je crois à la vie des formes, elles sont communes à l'humanité et nous réunissent. »



**Lisa Sartorio**

« Les modes de rencontre et l'invention de nouvelles relations habitent l'ensemble de mon travail. »



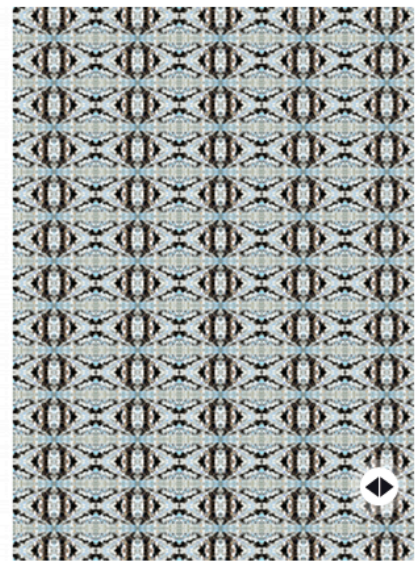
**Adam Magyar**

« Je suis fasciné par le désir qui habite l'homme de repousser les limites et de laisser une trace derrière lui. »



**Sarah Le Guern**

« *Mur-Mer* est la plage de mon enfance, retrouvée après de longues années d'exil. »



*X Puissance X*, série 1, Lisa Sartorio.

## Lisa Sartorio

Diplômée de l'École nationale des beaux-arts et de l'Institut des hautes études en arts plastiques, à Paris, Lisa Sartorio a d'abord choisi de s'exprimer à travers la sculpture et la performance avant de s'emparer de la photographie pour poursuivre ses recherches sur le déplacement et les modes de rencontre. Avec elle, l'artiste interroge l'espace, celui qui sépare deux lieux, deux êtres, deux mots ou encore deux temps, et raconte des moments. Lisa Sartorio évoque ici sa démarche, puis, plus particulièrement, une série débutée en 2012 : *X Puissance X*.

« J'ai eu envie de me saisir du médium photographique, actuellement au centre de mon travail, pour donner à voir une durée, un déplacement de temps et d'espace au sein d'une même image. Dans mes tableaux photographiques, la narration est en suspension ; il n'y a ni avant ni après, tout est sur le même plan dans un présent continu proposant l'ubiquité comme nouvel espace-temps. Je cherche de plus en plus le devenir de chaque photographie, son périmètre de transformation : l'image seule ne me suffit pas, il faut qu'elle dialogue avec de "l'autre" — une matière, un geste, une action, un objet. C'est cette rencontre qui amorce le travail. Cet espace du possible et du vivant qui fait de l'œuvre un lieu de pensée et un lieu pour la pensée. L'ensemble de mon travail est habité par les modes de rencontre et l'invention de nouvelles relations. J'aime entreprendre la rencontre comme une zone de choc, d'imprévisible, où va se produire une confrontation, un déplacement pour celui qui l'habitera. En cela, elle est mouvement et phénomène actif.

La série *X Puissance X* entre dans la continuité d'une recherche entreprise il y a quelques années sur la place du décoratif dans le monde actuel et dans l'art contemporain. Celui-ci pousse selon moi à la manière d'un parasite envahissant ni au centre, ni à la périphérie, mais au milieu, ce milieu que je ne cesse d'interpeller et que je pose comme le lieu possible de l'interaction. L'image y occupe une place importante. Je mène par

ailleurs ici une réflexion autour du phénomène de la banalisation et de la perte d'impact de l'image documentaire — dont je ne sais si ce qui en est la cause est la multiplication des images, l'esthétisation de la misère, des guerres, des horreurs, ou encore l'apparition du numérique qui a déplacé la notion de vérité. Dans *X Puissance X*, en tout cas, je mets en place une expérience du visible qui orchestre la disparition d'une image du réel pour ne donner que plus de force à sa révélation : c'est léger, coloré et séduisant de loin, violent de près. J'ai utilisé pour cette série des images — glanées sur Internet, dans la presse télévisée ou mes propres archives — mettant en scène la mécanisation de l'activité humaine, la production industrielle des aliments, l'abattage en série de l'homme et de l'animal. Ces images, je les répète, je les tisse, j'en fais un maillage où elles perdent leur signification première au profit d'un motif ornemental. L'horreur du monde prend alors les atouts d'un séduisant papier peint... Le spectateur peut rester sur cette surface colorée et en apparence abstraite, mais quelque chose le pousse à se rapprocher, à vouloir voir. C'est son déplacement qui fait surgir l'image camouflée et le confronte ainsi au réel. Il devient actif et, de la même manière que sa présence ne se limite plus à un regard extérieur, l'œuvre, elle, n'est plus seulement une surface à regarder, mais devient un espace de traversée, un champ d'occupation. » ■